

BUREAUX :

RUE LAFONT, N° 2 ;

QUAI ST-ANTOINE, 36.

L'ORGANISATEUR LYONNAIS,



BULLETIN RÉPUBLICAIN.

PRIX :

L'ABONNEMENT A LA SEMAINE

SERVI A DOMICILE, 50 C.

POUR LE DÉPARTEMENT DU

RHONE : 65 C.

POUR LES AUTRES DÉPARTE-

MENTS : 75 C.

Les lettres et envois doi-
vent être affranchis.

LYON. — MERCREDI 22 MARS 1848.

AVIS.

M. Ferdinand François, signataire de la circulaire électorale publiée dans le numéro d'hier, prie ceux de ses lecteurs qui lui feraient l'honneur de le porter sur leur liste, de vouloir bien, pour éviter toute confusion, ajouter à son nom de famille le prénom de Ferdinand, et d'y joindre le titre de journaliste.

AU PEUPLE.

Hier et aujourd'hui.

Bon et grand peuple, aujourd'hui que la fatigue de ta noble victoire commence à se dissiper, résume un peu ton histoire depuis huit jours ; essuye ton sang, ta sueur et tes larmes ; agenouille-toi devant Dieu ; et, à cette heure sainte et solennelle où tu vas reprendre la chaîne sacrée du travail, médite un instant sur tes destinées. Descends dans ta conscience, interroge ton cœur, qui ne fait qu'un avec tes pensées ; recueille-toi, bénis la Providence, et, avec l'aide divine, connais-toi toi-même.

Un abîme où ton sang a coulé sépare ton existence d'hier de celle d'aujourd'hui. Hier, tu semblais écrasé, anéanti par la souffrance : la patrie était en danger plus qu'elle ne le fut jamais à l'aurore de notre république, car la honte pesait sur nous, et la honte est mortelle à cette nation qui s'appelle la France. Hier, tout semblait perdu, et ceux-mêmes qui voyaient de près la puissance du mal, la croyaient établie pour longtemps encore. Bien peu triomphaient dans leur démenée ; beaucoup s'alarmèrent vaguement du lendemain ; aucun ne se sentait la force de te résister. La plupart de ceux-mêmes qui pratiquaient cette puissance impie étaient plus près d'applaudir à sa défaite que d'aider à son triomphe ; car, Dieu en soit loué, brave peuple, tes vrais ennemis ne sont pas nombreux : partout l'impie est un être d'exception, et celui-là seul qui ne connaît pas Dieu méconnaît son semblable.

Tu as été grand ! tu es héroïque de ta nature ; ton audace dans le combat, ton sublime mépris du danger, n'étonnent personne. Personne au monde n'eût osé nier hier les prodiges que tes vieillards, tes femmes et tes enfants savent accomplir. Mais, hier encore, toutes les aristocraties du monde avaient peur de toi, et, doutant de ta clémence, pensaient qu'il fallait arrêter ton élan, ceux-ci par les armes de la violence, ceux-là par les armes de la ruse. Tu avais déjà prouvé cependant que tu savais vaincre et pardonner.

O peuple, que tu es fort, puisque tu es si bon ! Tu es le meilleur des amis, et ceux qui ont eu le bonheur de te préférer à toute affection privée, de mettre en toi leur confiance, de te sacrifier, quand il l'a fallu, leurs plus intimes affections, leurs plus chers intérêts, exposé leur amour-propre à d'amères railleries ; ceux qui ont prié pour toi et souffert avec toi, ceux-là sont bien récompensés, aujourd'hui qu'ils peuvent être fiers de toi, et voir ta vertu proclamée enfin à la face du ciel. Venez tous, morts illustres, maîtres et martyrs vénérés, venez voir ce qui se passe maintenant sur la terre ; viens le premier, ô Christ ! roi des victimes, et, à ta suite, le long et sanglant cortège de ceux qui ont vécu du souffle de ton esprit, et qui ont péri dans les supplices pour avoir aimé ton peuple ! Venez, venez en foule, et que votre esprit soit parmi nous. Ce peuple intelligent, qu'on a volontairement et criminellement privé de la connaissance de sa propre histoire, ignore beaucoup de vos noms, et a méconnu peut-être plus d'une

fois vos œuvres. Mais il lui faudra bien peu de temps pour tout savoir, car il est jeune ; et, pour illuminer son esprit, il ne faut que quelques paroles de vérité recueillies par son cœur.

Cependant ne nous plaignons pas de cette surprise que la Providence vient de nous faire ; bénissons, au contraire, la main divine qui nous précipite sur le chemin de la vérité ; que personne ne dise : « C'est trop tôt, nous n'étions pas prêts ; nous ne savons que faire. » Non, non, quand le tocsin populaire ébranle la voûte des cieux, quand la nuée s'entr'ouvre, quand le voile du temple se déchire du haut en bas, c'est que l'heure est venue et que l'esprit de Dieu va se faire entendre. Nous eussions bien pu vivre encore dix ans, vingt ans, cent ans, dans cet état de fausse paix qui n'était qu'une guerre monstrueuse entre le cœur et l'intelligence, sans faire un pas de plus vers la vérité.

O peuple ! tes amis même travaillaient péniblement : la lumière d'en haut ne leur envoyait qu'un faible reflet ; la solitude desséchait leur âme ou décourageait leurs recherches. Parmi les meilleurs, plusieurs devenaient fous, plusieurs périssaient de tristesse, et ceux qui vivaient encore d'une vie saine et complète auraient fini par subir le même épuisement ; il n'est pas permis d'en douter.

Et d'où viennent donc cette maladie des intelligences, ce progrès si lent et si obscur, ces solutions énigmatiques, ces écarts d'imagination, ces parjures que quelques-uns peut-être ont commis sans malice, et parce que la foi les a abandonnés au milieu du chemin ? D'où vient donc cette sorte d'impuissance ou d'hésitation que tu rencontres avec effroi quand tu te trouves face à face avec les meilleurs et les plus forts esprits de notre époque ? D'où vient que d'un mot on ne peut résoudre le problème de ton existence quand tu croyais ce secret enfoui dans la pensée comprimée de tes amis ? Cela vient, ô peuple ! d'une vérité bien simple, mais bien absolue, dont tu seras bientôt pénétré toi-même ; et voici cette vérité : l'homme isolé n'est rien.

Le présent, c'est la vie, et la vie n'est pas l'isolement. Jusqu'à ce jour, les sociétés ont vécu sous le régime des castes : c'était l'isolement social. Chaque famille composant l'unité sociale était parquée dans des habitudes de privilège : privilège de loisir et de bien-être pour les unes, privilège de douleur et de travail incessant pour les autres. Dans cet état de funeste séparation, les membres de la famille générale, privés du contact nécessaire qu'ils doivent avoir entre eux, se méconnaissaient mutuellement.

Ne t'étonne donc pas que tant de puissantes intelligences soient devenues malades sous ce régime coupable qui privait les habiles du concours des simples. Les simples sont aussi nécessaires aux habiles que la voix libre et pure de l'enfant l'est aux oreilles paternelles. Une portion de l'humanité ne peut pas se séparer par le cœur et par la pensée du contact et du consentement des autres, sans tomber dans le faux et dans l'injuste.

Le présent, ô peuple ! tu l'as trouvé : c'est la place publique, c'est la liberté, c'est la forme républicaine qu'il faut conserver à tout prix ; c'est le droit de penser, de parler, d'écrire ; c'est le droit de voter et d'élire les représentants, source de tous les autres droits ; c'est le droit qu'aucune forme monarchique ne peut consacrer ; c'est le droit de vivre ; c'est l'unique moyen de te rapprocher promptement de tes frères des autres classes, et de faire le miracle de l'union fraternelle qui détruira toutes les fausses distinctions, et rayera le mot même de *classes* du livre de l'humanité nouvelle.

O peuple de France ! tu as été si grand et si magnanime

dans ton dernier combat, que tu as forcé tout ce qui ne t'aimait pas à t'estimer et à te respecter. Il y a un prodige qui frappe quand on regarde à tous les étages de la société, c'est que la plupart de ceux qui croyaient te haïr hier se trompaient, et l'avouent de bonne foi. Ils redoutaient en toi un être imaginaire, le fantôme d'un peuple terrible, exaspéré, qui n'a jamais existé comme ils se le représentent, et dont les fureurs ont été des heures exceptionnelles dans ta longue et patiente existence. Ce fantôme est évanoui ; tu ne connais même plus la fureur dans tes moments de fièvre ; tu ne connais que la vaillance, et ta fièvre produit l'héroïsme au lieu de l'emportement.

Une vie nouvelle commence : nous allons nous connaître, nous allons nous aimer, nous allons chercher ensemble et trouver la vérité sociale ; elle est au concours. Nous l'eussions cherchée en vain les uns sans les autres. Nous la trouverons, non pas sans doute, non pas demain peut-être dans nos premières assemblées nationales, mais avec le temps, les essais, l'expérience, et surtout avec l'esprit d'union et de sincérité, sans lequel la république est impossible. Ce progrès, qui eût fait un pas d'homme chaque siècle avec les régimes d'hier, fera un pas de géant chaque année avec le régime d'aujourd'hui. Aide-nous, ô peuple fraternel, à conquérir l'égalité dont nous avons tous besoin ; car le tyran, tu le sais, est aussi malheureux que l'esclave, et l'expérience du règne qui vient de s'évanouir avait fait de la plupart d'entre nous des tyrans malgré eux. Le bien-être qu'on n'espère pas faire partager aux autres, et dont on jouit sans pouvoir l'étendre à tous ses semblables, est un remords qui opprime l'âme et trouble le sommeil. Plains-nous de l'avoir oubliée dès longtemps, cette souffrance indicible, et fais-la cesser, toi qui es la grande âme de la patrie et de l'humanité !

Résumons-nous en nous serrant la main, avant de nous parler encore.

La vérité sociale n'est pas formulée. Tu voudrais en vain l'arracher de la poitrine des mandataires que tu as élus dans un jour de victoire. Ils la veulent à coup sûr, puisque tu as cru en eux, et tu ne te trompes jamais dans tes grandes heures de libre inspiration.

Mais ils sont hommes, et leur science ne peut déroger à la loi de l'humanité.

La loi de l'humanité est que la vérité ne se trouve pas dans l'isolement et qu'il y faut le concours de tous.

L'isolement était le régime de séparation des intérêts et des droits.

Ce régime tombe à jamais devant le mot sacré de RÉPUBLIQUE !

Tu vas exercer ton droit, apporter la lumière de ton âme et le vote de ta conscience. Patience, et la justice vivra.

À toi peuple, aujourd'hui comme hier.

GEORGE SAND.

FINANCES DE LA RÉPUBLIQUE.

L'Assemblée nationale aura à discuter un système général de finance basé sur une nouvelle assiette de l'impôt. Ce n'est pas le moment d'en parler.

Les bases de l'impôt veulent être examinées du point de vue de l'économie politique ; mais pour l'homme placé par la confiance du peuple au centre du gouvernement où toutes les difficultés de la politique aboutissent, il y a, dans les moments de crise surtout, une question d'urgence qui domine tout.

Transportez-vous par l'imagination dans un mois d'ici, lors que l'Assemblée nationale, déjà légalement établie, devra en même temps discuter les bases futures de l'im-

pôt, et prendre la rude tâche du gouvernement de la France. Evidemment il y aura des mesures temporaires qui ne seront dictées que par les difficultés du moment.

Et, plus tard encore, pendant deux ou trois ans peut-être, avant d'être arrivé à l'équilibre définitif, il faudra que les finances se prêtent aux nécessités de la politique.

Dès à présent, nous signalerons aux hommes du gouvernement une mesure de première importance: diminuer les impôts qui pèsent sur l'agriculture, c'est une mesure de salut public.

L'agriculture, cette mère nourricière de l'Etat, occupe à ses travaux 20 millions de Français, c'est bien plus que la moitié de la population totale.

Or, rappelez-vous que le cultivateur, bon patriote d'ailleurs, n'aime pas à trop payer. Si vous voulez gagner son cœur à la république, diminuez les charges accumulées sur lui par les gouvernements précédents.

En supposant que les recettes, produit plus légitime d'un impôt mieux réparti, versent dans les caisses de l'Etat la même somme que par le passé, il ne sera pas difficile au pouvoir républicain, qui prendra au sérieux le mot de *gouvernement à bon marché*, de diminuer 200 à 250 millions sur les dépenses. Faites aussitôt profiter les campagnes de cet excédent de recettes, soit par une diminution de l'impôt, soit par un meilleur emploi des sommes encaissées.

Voilà pour un avenir très prochain; mais qu'on ne se récrie donc pas contre les mesures toutes exceptionnelles du moment.

Lyon est imposé au double de la contribution annuelle. A ne considérer que le point de vue financier, c'est une charge bien lourde; mais songez à la situation politique compliquée d'une crise commerciale que la République n'a point créée, quoi qu'on en dise.

Quel est l'homme un peu versé dans les affaires du temps, qui ne sache que le gouvernement de Louis-Philippe avait systématiquement creusé l'abîme d'un immense déficit?

La dette flottante est énorme; il n'y a point d'argent au trésor.

La perte du crédit et la construction des bastilles entraient dans le même système: on pensait que la France, ainsi ruinée et garrotée, resterait sans résistance contre les empiétements du pouvoir.

La charge imposée à Lyon est bien lourde; mais ne voyez-vous pas qu'elle a été dictée au représentant du gouvernement provisoire par un esprit de prudence et de sagesse politique?

On calcule qu'il y aura, dans un mois, dix mille, quinze mille ouvriers sans travail et sans salaire; ne fallait-il pas trouver un emploi lucratif à tous ces bras inoccupés. Telle est la première application à faire du produit de l'impôt. Les gens sensés comprennent bien qu'au lieu de blâmer cette mesure, on ne saurait trop l'approuver; ni mettre trop d'empressement à en faciliter l'exécution.

F. F.

Chronique de Lyon.

Notre population a été vivement impressionnée dimanche soir par le spectacle d'une éclipse de lune, dans des conditions qui ont paru tout-à-fait extraordinaires. Quoique le ciel fût parfaitement pur, la lune s'est voilée progressivement d'une vapeur rougeâtre, zébrée de teintes foncées. La teinte rouge affectait plus spécialement les bords inférieurs du diamètre de l'astre. Le phénomène, commencé à sept heures environ, s'est terminé à onze heures.

— M. Alcock, conseiller à la cour d'appel, est nommé procureur-général à Lyon.

M. Chaley, juge au tribunal de Lyon, est nommé conseiller à la cour d'appel, en remplacement de M. Alcock.

— On a planté dimanche un arbre de la Liberté dans la commune de Vaise.

— Le comité de l'organisation du travail a entendu les délégués de diverses corporations; il a été assez heureux pour concilier les intérêts des maîtres et des ouvriers suivants:

- Les ouvriers paveurs et les entrepreneurs de pavage;
- Les garçons et les maîtres boulangers;
- Les fabricants de velours et les chefs d'atelier;
- Les maîtres et ouvriers imprimeurs sur étoffes;
- Les maîtres et ouvriers imprimeurs sur papiers peints;
- Les crocheteurs des rues et places;
- Les menuisiers ouvriers et maîtres;
- Les demandes des marbriers ont été accueillies, de même que celles pour la fabrication des bougies.

Les plieurs et chevilleurs pour la soie ont été mis d'accord.

Les ouvriers cordonniers ont ajourné leurs réclamations.

Ces intérêts ont été conciliés par le comité, et d'autres branches d'industrie ont consenti à attendre que la législation nouvelle s'occupât de régler leurs intérêts.

— Les ouvriers lyonnais sans travail sont prévenus que, sur la présentation de leurs livrets, ils peuvent se faire inscrire dès à présent dans les chantiers nationaux,

N° 1. A la Croix-Rousse, à la Mairie.

N° 2. A Vaise, rue St-Pierre, n° 6.

N° 3. A la Guillotière, place des Repentirs.

N° 4. Aux Brotteaux, cours Trocadéro, n° 12.

N° 5. A Lyon (nord), place du Perron, n° 1.

N° 6. A Lyon (centre), rue Grôlée, n° 1.

N° 7. A Lyon (centre), rue des Bouquetiers, n° 8.

N° 8. A Lyon (midi), rue St-François, n° 12.

N° 9. A Lyon (ouest), Place-Neuve-St-Jean, n° 4.

Les travaux commenceront mercredi matin.

Le prix de la journée est fixé à 1 fr. 75 centimes.

Les heures de travail sont réglées, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, avec un repos de 2 heures.

Les ouvriers sont brigadés dans les bureaux où ils se sont fait inscrire.

On leur y désignera le point vers lequel ils devront se diriger sous la conduite de leurs chefs.

L'ouverture des premiers chantiers sera suivie de l'exécution de nouveaux ouvrages.

Soyez bien convaincus, travailleurs lyonnais, que l'administration de la République fera tous ses efforts pour vaincre les difficultés que présente l'organisation de grands travaux improvisés.

LES TYPOGRAPHES LYONNAIS

A LEURS FRÈRES LES TRAVAILLEURS DE TOUTES LES INDUSTRIES DU DÉPARTEMENT DU RHÔNE.

Frères,

Le moment de la lutte électorale est arrivée. L'union est nécessaire, indispensable, si nous ne voulons encore une fois voir les ambitieux et les hommes du lendemain à la place où doivent siéger ceux des travailleurs que leur désintéressement, leur intelligence, et leur patriotisme bien connus recommandent à nos sympathies.

Ne nous préoccupons pas d'assurer l'élection des hommes dont le savoir éminent, l'inaltérable dévouement, ont allumé le flambeau républicain. Leur triomphe est certain: nous sommes à eux comme ils sont à nous.

Mais repoussons sans restriction ces hommes que nous voyons quittant habilement l'habit pour revêtir la veste, ou ces autres qui, le danger passé, déploient un patriotisme d'autant plus outré que le moment est plus éloigné de le mettre à l'épreuve.

La royauté héréditaire est morte. Le fantôme monarchique s'est évanoui lorsque le soleil républicain a projeté ses rayons sur sa face décrépite. Une démocratie aristocratique, royauté ridicule, pourrait prétendre à la succession. Ouvriers, unissons-nous!

Plus de dynasties! mais aussi plus d'aristocraties! Place au peuple, au vrai peuple, à celui qui, dans tous les temps, verse son sang pour le salut de tous, use ses forces pour la prospérité commune, et qui, jusqu'à présent, n'avait pas même en perspective sa place assurée à l'hospice! Le dépôt de mendicité, en passant par la flétrissure de la police correctionnelle, voilà quel était l'asile réservé à sa vieillesse ou à son impuissance!

Le gouvernement républicain, élevé sur les ruines du passé, s'est montré digne du peuple le plus éclairé du monde. Soyons fidèles à sa devise: *Liberté, Egalité, Fraternité*, et nommons des représentants qui suivent la voie qu'il nous a tracée et qui doit conduire l'humanité vers de hautes destinées.

Des droits et des devoirs à tous, sans exception, dans toute l'extension du mot.

Gardons-nous d'agir isolément. Plus de jalouses prérogatives entre les diverses sociétés de travailleurs: ne sommes-nous pas tous de la même famille?

Oublions ces récriminations dangereuses, qui feraient, n'en doutons pas, Frères, la force de ceux qui épient nos faiblesses pour faire triompher leur égoïsme. Réunissons-nous, discutons avec calme, examinons sans préoccupation personnelle, consultons notre bon sens, choisissons des représentants qui, pris dans notre sein, accoutumés à souffrir avec nous, peuvent seuls indiquer le remède nécessaire à nos maux. Edifions une constitution basée sur des droits égaux, sur une solidarité nationale et fraternelle.

Réunissons-nous par corporation ou par société; nommons des délégués qui, au nombre de cinq par réunion, formeront un comité électoral où les divers candidats seront entendus et examinés.

Les délégués de la typographie lyonnaise:

Ate. CHAVENT, PETIT, DEVILLE,

N. CAUTEL, BASTONERI.

Nouvelles étrangères.

ITALIE.

Turin, 4 mars. — Le marquis de Laurentie Pareto, chargé par le roi de Piémont de composer un nouveau ministère, est arrivé le 9 mars de Gênes à Turin, et, dès le lendemain, il avait fait agréer les choix suivants: le comte Balbo, ministre des affaires étrangères et président du con-

seil; M. Lisi, ministre de la guerre; M. Sclopis, ministre de la justice; M. Guilio, ministre de l'instruction publique; M. Pareto, ministre de l'intérieur; M. Ricci, ministre des travaux publics, et M. Cavour, ministre des finances.

Messine. — Nous avons sous les yeux une lettre de Messine, du 29 février, qui donne quelques détails sur le dernier bombardement qu'a souffert cette malheureuse cité. Le peuple s'est battu héroïquement, et en moins d'une heure il a emporté tous les forts détachés; les troupes ont dû se retrancher dans la citadelle, en laissant le terrain jonché de morts. Les pertes du côté des citoyens sont relativement minimales. La ville elle-même n'a pas autant souffert que pourrait le faire penser la durée du bombardement, grâce à la solidité des constructions. Le *Porto-franco* ou entrepôt des marchandises étrangères a été incendié par les soldats royaux, sans nécessité, et seulement pour se venger de leur défaite; l'artillerie de la citadelle empêchait les citoyens d'approcher de l'incendie pour en arrêter les progrès. Néanmoins quelques magasins n'ont été atteints ni par les flammes ni par les bombes. Le correspondant de Messine donne même les noms des magasins perdus, la plupart desquels contenaient des produits chimiques, des étoffes et des articles de Paris.

Le bruit courait à Naples, le 6, que la citadelle, réputée imprenable, avait été prise d'assaut à l'aide du renfort venu de Palerme.

En Piémont, toutes les troupes sont dirigées sur la frontière du Tessin et du Pô, où les hostilités sont imminentes.

RÉVOLUTION A VIENNE.

On nous écrit de Paris, 19 mars, cinq heures du soir: Vienne a fait sa révolution, comme Paris, au dernier dénouement près.

Le 13, les étudiants réunis à la bourgeoisie ont fait une démonstration immense aux cris de: La Constitution et la liberté de la presse.

Le mouvement était prévu, les troupes étaient partout sous les armes.

Une première proclamation a eu lieu, promettant l'examen en conseil des demandes de la population.

Comme cette proclamation se terminait par une menace, les attroupements ont continué.

Un rassemblement s'est porté vers la villa de M. de Metternich, aux portes de la ville, et l'a démolie.

La troupe a commencé par faire usage de ses armes, et a tué une dizaine d'étudiants et de bourgeois.

Elle a été bientôt réduite à l'impuissance et forcée même de quitter la ville.

Un étudiant blessé a été promené par les rues de Vienne sur le cheval du chef de la force armée qui avait été tué par le peuple.

La Bourse a été fermée.

Pendant la nuit, Vienne a été livrée à elle-même sans qu'aucun désordre soit survenu; seulement les rails des chemins de fer ont été partout enlevés.

Le lendemain matin, l'empereur a fait annoncer, en réponse à une pétition couverte de plus de 20,000 signatures, qu'il accordait au peuple ses demandes.

Il a fait distribuer des armes aux étudiants.

La bourgeoisie s'est formée en garde nationale.

La retraite de M. de Metternich et de ses collègues a été annoncée.

Les archiducs ont quitté la ville en donnant démission de tous leurs emplois.

Un prince est parti pour la Bohême pour faire aussi de ce côté les concessions demandées.

Le mouvement paraît avoir eu pour cause première l'annonce de la rupture de tous les rapports amicaux avec la France.

Directeur-gérant: FERDINAND FRANÇOIS,

Ancien rédacteur de la *Revue indépendante*.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

AVIS AUX MARCHANDS DE CRISTAUX.

M. JOSEPH TATU, chargé de faire la liquidation de la cristallerie de MM. DALMAZZI, TISSOT et COMP., a l'honneur de prévenir les personnes qui voudraient acheter en gros ou en détail des cristaux de toute nature, fabriqués ou en voie de fabrication, ou de matières premières servant à la confection des cristaux, qu'elles peuvent s'adresser à lui tous les jours, entre 10 heures du matin et 2 heures du soir, dans les ateliers de ladite fabrique, sis à la Guillotière, quai Combalot, n° 2.

IMPRIMERIE DE LÉON BOITEL, QUAI SAINT-ANTOINE, 36.